

Rachid Mimouni. *L'Honneur de la tribu*. Paris, Robert Laffont, 1989.

Rachid Mimouni a l'art de raconter d'un ton égal un réel terrifiant. Dans son dernier roman, *l'Honneur de la tribu*, il prête voix à un personnage anonyme, vieil habitant d'un village du bout du monde, Zitouna, quelque part à l'intérieur des terres algériennes. Le vieillard, qui considère tout événement comme dépendant en fin de compte de la volonté du Tout-puissant, transmet avec une certaine sérénité l'histoire de l'éradication progressive et systématique de son village — son monde. L'intensité dramatique du roman naît de ce décalage entre la violence de l'histoire et le ton de ce témoin des temps anciens. Elle couve aussi dans la distance qui se creuse comme une déchirure entre le conteur et son auditeur. Si le premier tire sa parole de ses tripes, tout en les couvrant du voile de la pudeur, le second enregistre sur une machine moderne ce témoignage, étranger à bien des égards à cette langue de ses ancêtres. L'écart entre les deux est sans cesse souligné par le conteur qui ne se fait guère d'illusions. « *Tu vas m'écouter sans comprendre ce que je dis. Notre langue est tombée en désuétude, et nous ne sommes plus que quelques survivants à en user. Elle disparaîtra avec nous. Ainsi s'engloutira notre passé, et le souvenir des pères de nos pères.* »

Car ce n'est pas seulement l'histoire du village de Zitouna que menace l'oubli, mais la langue même de ses habitants, la langue en tant que système de valeurs et de pensée, en tant que creuset où s'est déposé un fonds de croyances communes.

Mimouni nous montre comment ce système va être infiltré peu à peu par un dehors longtemps ignoré. Zitouna, qui a à peine senti les secousses d'événements tels que la Deuxième Guerre mondiale, ou la guerre d'Indépendance, subit en

l'espace de quelques mois une métamorphose totale. C'est que le progrès a étendu ses griffes jusqu'à ce coin isolé.

Ce village devient le symbole de tout territoire aussi bien géographique que culturel menacé de dépossession. Dépassant les limites du temps et de l'espace, la fable qui nous est contée n'est-elle pas celle du peuple arabe en général ? La voix du vieillard anonyme plonge dans le passé lointain, avant la naissance du village, et conte la première dispersion de la tribu, loin de la « *vallée heureuse* », quand les terres fertiles furent confisquées par l'administration coloniale. L'histoire prend des dimensions de mythe, l'exil y étant une figure récurrente.

L'évocation nostalgique de la vallée généreuse donne lieu à des paysages empreints de lyrisme, s'opposant à la description crue de la réalité présente. Partout, il n'y a que signes de la déchéance de la tribu et des valeurs ancestrales qu'elle avait pu sauvegarder jusqu'ici. Le mal ronge irrémédiablement. Est-il d'ailleurs si externe que cela ? Dans un récit haut en couleurs, Mimouni trace la saga d'une famille où innocents et êtres monstrueux coexistent, où la généalogie est trouble et l'identité problématique à l'image sans doute de celle de tout le pays.

L'honneur de la tribu fut trahi par ses fils. A cette race maudite, appartient Omar El Mabrouk, qui après le maquis revient en tant que préfet dans son village, plein d'arrogance et de mépris pour ceux qui furent les siens. L'auteur dénonce l'absence de scrupule et l'inhumanité des hommes par l'intermédiaire desquels passe l'introduction de la modernité ; sur un ton ironique, nous est dévoilé le non-dit de la langue de bois qui caractérise les discours officiels prônant le développement, discours devenus si banals qu'ils passent inaperçus.

Mimouni nous montre combien la modernité fut imposée de manière autoritaire et violente, bouleversant la topographie même. Planifier, découper les terres, arracher les arbres sont les étapes décisives de l'entreprise de dépossession menée dans le village. Ce dernier est littéralement grignoté jusqu'à ses derniers arbres, les figuiers de la place, à l'ombre desquels se prenaient les décisions importantes de la communauté. Celle-ci finira par perdre tragiquement ses repères quand son cimetière sera déplacé. Une des vertus en voie de disparition n'est-elle pas justement ce plaisir de raconter qui se dégage du témoignage de l'ancêtre ? Car ce dernier possède l'art de suspendre l'intérêt de l'auditeur, de s'arrêter aux moments clefs de l'histoire...

A la fin du roman, deux questions se posent au lecteur. Le message du vieil homme passera-t-il ? Qu'est-ce qui perdurera de ce monde détruit, de cet honneur de la tribu ? La modernité ne peut-elle donc s'instaurer dans nos pays qu'en faisant le vide autour d'elle ?

Saloua BEN ABDA